

*Ce manuscrit est à ouvrir en 2050*

*Au premier curieux qui le découvre*

Voici que les années 20 reviennent à présent dans le fracas épouvantable des crises qui s'annoncent à l'horizon. Et moi j'ai retrouvé dans un vieil album de famille une image de mon grand-père lors d'un de ses voyages de jeunesse à travers les routes de l'ouest canadien. La photo est prise par un inconnu, sûrement l'une des innombrables rencontres éphémères qu'il a faites parmi les automobilistes et tous les vagabonds d'Amérique. L'hypothèse la plus probable étant cependant celle d'un de ces photographes ambulants qui parsemaient encore légèrement les chemins optimistes des années 1950. Mon grand-père semble être en bordure d'une petite ville qu'il s'apprête à quitter. Il s'octroie visiblement une petite pause avant de replonger à nouveau dans les grands espaces qui fondent très lentement jusqu'à sa destination mystérieuse, quelque part en Colombie-Britannique. Un sourire traverse son visage et puis tout le siècle avant de me rejoindre.

Quand vous lirez ces lignes, cela fera bien cent ans que Viktor Prokhoroff aura souri à un objectif et à sa vie de jeune aventurier, traversant les plaines du Nord avec l'âme furieusement romantique du russe exilé. Je ne sais pas où vous en serez pour votre part. De mon côté, si je suis encore parmi vous, je serai un homme de cinquante-deux ans laissé dans un état physique et psychologique plus qu'incertain. J'aurais peut-être même oublié jusqu'à l'existence de ces lignes, que je dépose ici dans cette boîte insolite comme le témoignage désespéré d'une bouteille échouée sur un rivage lointain. Mais ce n'est pas ici un appel à l'aide... plutôt, si j'ose dire, une aide au rappel.

Petit rappel du monde avant que celui que vous vivez à présent ne l'engloutisse pour le reste du XXIème siècle. Il est 20h passées et je me trouve chez mon ami Thomas, à la lisière de l'année et de la légalité.

Autant je me serais bien passé du flan-flan familial de Noël, je n'aurais cependant manqué pour rien au monde la soirée du Nouvel-An et l'occasion rêvée de se déchirer collectivement dans le sentiment de franche camaraderie entre étudiants unis par ce désir irrépressible de penser à tout sauf à l'année funeste qui vient de s'écouler sous nos yeux hébétés. Voilà une bonne demi-heure que Thomas, cet énergumène penché vers moi comme dans une prière délirante, parcourt tous les recoins de sa vie à mi-voix jusqu'à ces retrouvailles de cet été avec Marie-Lou — disparue à nouveau depuis le second confinement — et, si vous me permettez de paraphraser au mieux, c'était donc dans ce bar vibrant, brillant, brûlant, et je t'en passe, que je buvais avec Marco pinte sur pinte, alors que dehors il pleuvait mon gars des sceaux colériques que même nos cris de tarés ne parvenaient pas à couvrir, et alors quand je te dis qu'*elle est venue*, ça elle est venue, oui, et moi comme un con je l'attendais presque, tu comprends, c'est dur à dire mais c'est comme si j'avais senti qu'elle viendrait, là, ce soir là, tu te rappelles, quand je te disais que rien n'était impossible, qu'il fallait qu'elle soit là,

ce soir, et que moi, j'avais envie de gueuler de joie presque, par avance, c'était inconcevable et pourtant, me voilà, la voilà surtout, ce soir là, oui ce soir là, magique comme apparition, j'avais des flammes dans les yeux, moi, tu comprends, avec tout cet alcool dans le sang, et lui riait comme une andouille et il tapait sur sa cuisse et tout, je te jure, comme dans les BD avec leurs grosses faces rigolotes, et moi je te dis il riait comme un dingue, et elle l'entendait, évidemment, tout le monde l'entendait, c'était fou, et je voyais toutes les couleurs filtrer sa face une à une, c'était divin, tu vois, et je la regardais elle, et c'est comme si je voyais le bout de ma vie jusqu'à mes funérailles, et l'ombre qui s'étendait jusqu'au creux de mes yeux, et j'en tremble encore tiens, c'est marrant, au fond c'est compliqué comme sentiment, parce que je l'aime, certes, c'est évident, je pourrais jamais vraiment arrêter ça, tu sais, mais quand je la vois, là, comme ça, quand je l'ai vue, surtout, ce soir là, bon sang j'ai pris peur, je crois, oui, carrément, clairement, jusqu'au fond de mes paupières hallucinées, je la voyais, mes paumes moites d'un coup, comme ça, et lui riait, et les autres immobiles tout-à-coup, qui écoutaient, qui savaient, tu comprends, ils savaient tous, que ç'en serait fini après ça, de moi, de lui, mais pas d'elle, qu'elle, elle serait toujours là, dans un coin de leurs pensées, toujours, elle, elle persisterait, tandis que nous, mon vieux, quel bordel, je te dis pas, et après moi j'ai pensé à la voir encore une fois après, alors que c'était déjà fini, qu'y avait plus rien à faire, tu peux plus revenir comme avant après, faire comme si de rien n'était, alors que tout le monde a vu, mais je m'en foutais, à ce moment, c'était la revoir ou crever tu saisis, y avait plus que ça, et tout le bar avait la frousse, c'était dingue...

J'avais besoin de retrouver les beaux discours de son esprit disjoncté, notre léger écoeurement alcoolisé, puis ces jeux médiocres et exaltés entre jeunes adultes surchauffés, de leurs débats concomitants aussi profonds que les tentatives de drague qui les succèdent sont risibles et pathétiques.

Et moi j'aime Chloé mais je ne veux pas gâcher sa soirée en étant le plus pitoyable de tous et je préfère rester à découvert et opiner du chef quand elle parle et observer ce tatouage étrange de soleil sur sa nuque et me demander si elle me laisserait l'embrasser à cet endroit si je le lui demandais, ce point entre son épaule droite et son grain de beauté qui me fait fantasmer comme le plus excité des adolescents de ce monde, et qu'est-ce que je me fais honte à moi-même quand je me regarde penser ces mièvreries dégoulinantes, avec ce coeur qui s'emballe et cette sueur sur le front quand ses yeux pâles se tournent vers moi et que le miens se baissent avec un sourire d'une lâcheté telle qu'elle vaut bien tous les regrets d'une vie.

— Qu'est-ce qui va pas, chaton ?

Je tourne la tête vers elle — maladroit, gêné, presque en colère devant ce *chaton* dont je ne m'habituerai jamais et qui me fera toujours plus mal que toutes les insultes ou le mépris qu'elle pourrait me jeter à la figure.

Ces trois ans de plus qu'elle a par-rapport à moi semblent à ce moment creuser l'une des ces tranchées qui me maintiennent dans un *no man's land* sentimental, ce confinement affectif tandis que je la fixe avec toute l'énergie du soldat suicidaire pressé d'en finir avec cette souffrance qu'est l'interminable incertitude, incapable de supporter plus longtemps l'épée de Damoclès et ses obus aveugles qui font de la vie un coup de chance.

Mais déjà elle me sourit avec la tendresse cruelle d'une bonne âme et me murmure :

— T'as pas l'air bien, je vais te chercher un verre d'eau. Essaie de manger un peu.

Et dans cette platitude révoltante elle s'enfuit en se retranchant à nouveau et me laisse plonger encore une fois dans l'implosion de mes espoirs douchés. Et je noie alors toutes ces bêtes niaiseries sentimentales dans une autre pleine gorgée de mon verre de gin tonic avant de m'avancer au milieu du salon pour rejoindre Thomas qui était lui déjà parti danser et qui me fait signe de la main avant de me prendre dans ses bras en riant au rythme de la musique tandis que la kétamine fait son travail dans nos deux corps frustrés, enlacés, et voilà Juliette qui vient former avec nous ce trio délirant qu'une déflagration d'émotion envahit alors et voilà que je plane subitement dans des mouvements astraux qui viennent envahir ma modeste personne pleine de doute et d'ennui et mes yeux rougis se gonflent d'une eau usée par les nuits, seul ou accompagné d'une autre que Chloé, d'une autre comme d'un mauvais rêve, et les tripes nouées en murmurant son nom et Thomas qui le sait bien, mais qui ne peut rien y faire, lui, avec sa perte de Marie-Lou et ses soirées déjantées pour l'oublier, et cette envie de danser, de baiser, de brûler qu'il a et qui ne se matérialise chez moi que dans des nausées et des migraines au lendemain, les stores fermés et les yeux plongés dans mes cernes, toutes ces failles qu'elle ne doit jamais voir — vous comprenez elle est maquilleuse, alors... j'essaie toujours d'être le plus présentable possible face à elle et cacher ces traces qu'impriment la nuit les démons de l'angoisse et du regret sur mon visage d'anche déchu, car une maquilleuse fait littéralement face à toute la banale matérialité des traits, de leurs défauts et sécrétions en tout genre, or je veux paraître le moins médiocre possible devant ses yeux aiguisés, le moins *humain*, le moins *vrai*, malgré ces marques indélébiles déferlants sur ma peau de drogué, et qui écorchent un peu plus mes rêves à chaque fois que je la vois et que je coule quand la musique m'emporte loin de ses regards de professionnelle, mais comment se camoufler à celle dont le travail consiste à le faire pour toi, à Chloé qui sait même voir plus loin que la surface, qui sait tout aussi bien creuser les tréfonds de ton esprit ravagé grâce à sa licence en psychologie, son intelligence foudroyante mais tranquille et tous ces bouquins qu'elle a lus, et je sais qu'elle *sait*, que Thomas sait aussi qu'elle sait, et qu'il voit Juliette s'approcher de moi avec un oeil intrigué et rieur et qu'elle me sourit dans les éclairs de cette fin d'année pourrie qui illuminent nos corps qui se touchent et se serrent et se défont selon notre pulsion de mouvement, moi maladroit mais elle avec la maîtrise des confins de l'ivresse, dans cet abandon solaire, cette transcendance de l'âme qui provient des sources ancestrales et qui

me fait revoir dans une vision magnifique les premières évasions de l'humanité, le feu et les peintures et tous les cieux qui s'illuminent au fond de ses prunelles encore tout-à-l'heure éteintes par des mois de galère, de stress, d'examens en ligne et de petits jobs incertains, et ce qui s'exprime à présent en elle est si beau que je lui décroche un regard empli d'une telle gratitude devant ce spectacle mystique qu'elle me rit au nez avec toute la candeur et la fausse innocence des jolies jeunes filles déjà désabusées.

Mais soudain les visages se crispent dans des sourires figés tandis que le son de la porte d'entrée nous rattrape dans un jet de réalité aussi mordant qu'un sac de glaçons déversés sur le dos. Évidemment, les voisins consciencieux ont appelé les flics, et notre troupe tapageuse se disperse avec angoisse tandis que Thomas rassemble son courage pour aller ouvrir. Mais déjà je vois Chloé s'éclipser vers les chambres à l'étage avec cette enflure de Patrick Sorelli qu'elle tient par la main et je comprends dans un brusque éclat de coeur que la fête n'a jamais été que dans le fond de mon verre et de toutes ces lumières de notre jeunesse gâchée. Et c'est dans un sursaut de douleur que je me fonds dans la nuit en sortant via la deuxième entrée de chez Thomas, celle qui mène vers la cour arrière et qui me voit débouler les marches à toute vitesse, rapidement suivi par une meute de fuyards hilares. Et malgré le masque rapidement mis sur le nez tel un cambrioleur expérimenté, le vent de l'hiver qui me pénètre est si bon que son humidité me vide de toute énergie mentale tandis que je disparais dans les ruelles avoisinantes, loin de Chloé, des sirènes et des patrouilles de police, loin des danses exaltées et de ces années 1950 qui avaient sonné le début d'une culture parallèle, pas encore *contre*-culture mais déjà hors de la pensée dominante et de son conservatisme pépère, un souffle de liberté soudain qui poussait alors les enfants rescapés de la guerre vers des lieux inconnus de la génération précédente, vers des livres, des sons et des paysages immenses par la profondeur du terrain encore non-défriché qu'ils laissaient entrevoir aux nouveaux explorateurs, à tous ces vagabonds de l'âme et des grands espaces, et adieu les années folles de 1920, la folle année de 2020, et bonjour l'année des fous, ceux-là même qui brûlent disait l'autre, et qui se consomment et qui ne savent pas bailler. Et qu'entre 1950 et 2050 cet entre-siècle ne soit qu'une parenthèse, et que le règne de l'anthropocène écocidaire qu'il a instauré partout sur le globe, oscillant entre néolibéralisme cynique et démagogie éhontée, ne soit que l'hiver d'une humanité qui vivra peut-être sa Renaissance 2.0 au coeur de la grande tempête des hommes et du monde.

Et je me retrouve le moment d'après sur le quai d'une station plus ou moins inconnue, penaud, mais curieusement amusé, à la fois sonné et excité, un coup d'oeil vers mon téléphone et ses 6% de batteries, peut-être assez pour retrouver mon chemin en croisant les doigts pour éviter tout contrôle, et alors je recommence à marcher, la tête remplie de cris et de couvre-feux d'artifices, car il est bien minuit passé, et c'est la fin de l'année comme de plein de choses je pense, la fin d'un

rêve qui s'oublie au fur et à mesure que je dors, et que mon corps noctambule se fond dans les couloirs du métro jusqu'à surgir à nouveau quelque part dans cette ville qui semble disparaître dans le silence des murs, comme une fleur qui se fane tandis que le froid s'installe et que les rues mortes s'éternisent.